

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 79

Artikel: L'automobilisme comme remède
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

taryeh, ou simplement par des promenades au Mouski; mais le soir, toute la société se trouvait au théâtre ou au bal, et comme toujours en de tels endroits, les propos frivoles retentissaient, les intrigues naissaient et se nouaient.

Parmi celles-ci, une surtout défrayait les causeries; chacun s'intéressait au flirt de la jolie miss Lizzie et de Henri Dehaynin. Ce dernier ne s'étant pas posé en fiancé officiel de Mlle Foulon, l'Américaine le croyait libre et lui faisait mille avances non équivoques, ce qui embarrassait fort le jeune homme, car, pour ne pas déplaire à Suzanne, il se défendait, résistait... affectait même une froideur outrée, tandis que, d'autre part il était extrêmement ennuyé de sa position ridicule; on riait sous cape en le regardant, parfois des phrases pleines de sous-entendus venaient l'égratigner... A la fin, cela devenait intolérable, d'autant plus que miss Barnett le troublait réellement.

Les jours passaient et l'on parlait déjà du départ pour l'Europe; mais Henri maintenant tenait moins à rentrer à Paris. Miss Lizzie restait encore un long mois en Egypte. Rien cependant n'était décidé et il était même question d'une reconnaissance poussée jusqu'à Suez, pour pouvoir se vanter d'avoir vu la mer Rouge.

Suzanne qui, depuis longtemps, n'était pas dupe de la double comédie jouée par son fiancé, ce matin-là était quelque peu nerveuse et, apercevant le jeune homme en grande conversation avec Lizzie, l'appela:

— Monsieur Dehaynin!

— Mademoiselle, fit celui-ci en obéissant, mais visiblement contrarié.

Suzanne reprit:

— Je vous dérange sans doute; mais justement à ce propos il faut que je vous parle. Promettez-moi d'être franc, et répondez nettement à ma question. Cette personne vous plaît, n'est-ce pas?

— Mais non, vous vous trompez... c'est-à-dire... enfin, comprenez-moi, je fais une grosse queue, je me dérobe sans cesse... que doit-on penser?

Ah! je vois clair maintenant, c'est par vanité.

— Le mot est dur.

— Mais exact; je ne vous connaissais pas cette qualité.

— A mon tour, continua M. Dehaynin piqué, savez-vous que je pourrais vous adresser le même reproche, la compagnie de M. Jean de Varigny ne semble pas vous être trop désagréable.

— Seriez-vous jaloux, déjà? Ah! mon ami, attendez au moins que M. le maire vous ait donné des droits. J'avoue que ce peintre ne m'est pas antipathique, il est intelligent, aimable, distingué, instruit...

— Quel dithyrambe... et quel enthousiasme! ricana le jeune homme.

— Cela vous choque, tant pis! votre Américaine est bien autrement libre de ton et d'allure.

— N'attaquez pas miss Lizzie, elle est aussi respectable que vous.

— Soyez donc poli, mon cher, je ne cours pas après les gens, moi!

— Quel caractère vous avez avant la noce! Que sera ce après?

Et il ajouta, après un court silence et comme se révoltant:

— Je suis encore libre, que diable!

— Et moi aussi, heureusement.

— Il ne tient qu'à vous de le rester toujours.

— Je vous remercie du conseil, je le mettrai probablement à profit.

Et Suzanne, qui s'était de plus en plus animée et maintenant frémissait toute, rompit net l'entretien et se rapprocha exprès de M. de Varigny.

Un mois plus tard, à Paris, Mme Foulon et sa fille recevaient la visite de M. Jean de Varigny qui, en quelques phrases précises, s'excusant de faire lui-même une telle démarche, mais orphelin, sans famille, il s'y trouvait obligé, demandait la main de Mlle Suzanne.

La mère de celle-ci, d'abord surprise, ne put que murmurer:

— Croyez, Monsieur, combien nous sommes honorées... mais ne saviez-vous pas que ma fille était fiancée à M. Dehaynin?

— Je l'étais, maman, interrompit Suzanne en appuyant sur les mots, mais je ne le suis plus.

— Comment?

— Oui, nous nous connaissons trop à présent, l'expérience a été décisive, le voyage avant la noce a suffi.

— Alors... puis-je espérer?... finit par articuler Jean, très ému, car, sans nous en douter, nous l'avons fait ensemble ce voyage.

— C'est vrai, prononça la jeune fille soudain rougissante, mais cela n'a pas été la même chose, et c'est justement pour cela que je vous prie d'en faire un autre de voyage... après la noce. Frédéric BERTHOLD.

L'automobilisme comme remède

En voici d'une autre! L'automobile serait fort hygiénique et on pourrait, dans certains cas, s'en servir comme remède. C'est à croire que les grands fabricants d'automobiles ont payé des médecins pour raconter ça.

Mais non. M. de Parville, le si consciencieux chroniqueur scientifique du *Journal des Débats*, nous apporte son précieux témoignage. Il écrit ce qui suit:

Nous avons déjà démontré que l'automobile exerçait une action favorable sur la peau, sur les voies aériennes, la circulation, l'appareil locomoteur et le système nerveux. Il y a bien entendu des contre-indications. M. A. Mouneyrat, dans une note à l'Académie des Sciences, vient d'insister à son tour sur un des bons côtés de l'automobilisme: l'influence des rapides déplacements d'air que provoque l'automobile sur la nutrition générale, chez les bien portants, les anémiques et les neurasthéniques.

M. Mouneyrat a eu l'occasion à plusieurs reprises de faire des voyages de 8 à 10 jours en auto à une allure moyenne de 40 kilomètres à l'heure avec un parcours journalier de 100 kilomètres à 200 kilomètres, au printemps et en été. M. Mouneyrat a notamment fait la numération des globules rouges et l'évaluation du taux de l'hémoglobine chez plusieurs sujets. Voici quelques résultats.

Chez un sujet normal, le jour du départ, on comptait 5,200,000 globules rouges par millimètre cube de sang; huit jours après, on relevait 6,700,000 globules; chez un anémique, au départ, 4,300,000, huitième jour 5,300,000. Autre anémique, 4,300,000, huitième jour 5,600,000. Chez le premier sujet, l'hémoglobine passa de 98 o/o à 102 o/o. Chez le second de 87 o/o à 96 o/o. Chez le troisième de 89 o/o à 98 o/o.

Par conséquent, on peut dire que sous l'influence de la ventilation produite par le voyage en auto, le nombre des globules et le taux de l'hémoglobine s'accroissent dans de grandes proportions, aussi bien chez les normaux que chez les anémiques. Chez l'anémique l'auto constituerait un traitement de choix à vitesse modérée. L'examen des rapports urinaires indique aussi une suractivité de tous les phénomènes de nutrition: suractivité qui coïncide d'ailleurs avec une exagération de l'appétit des sujets.

On constate encore une action remarquable sur le sommeil. Chez les normaux, le sommeil devient plus profond, plus prolongé. Chez les neurasthéniques, qui ne dorment pas ou très peu, les insomnies cessent très vite et le sommeil ne tarde pas à devenir normal. M. Mouneyrat ne croit pas que l'on puisse attribuer cet effet ni à la fatigue que produit la voiture, ni à la ventilation plus intense de l'appareil respiratoire, ni à la ventilation exercée sur le système nerveux par la douche d'air, ni à l'hématose. Il pense plutôt — et sa conviction est fondée sur le fait que le repos à la campagne produit plus lentement le même effet — que l'air et principalement l'air des champs et des bois, indépendamment des constituants que l'on a isolés, renferme un principe spécial encore inconnu qui provoque le sommeil par détente nerveuse.

Les remarques de M. Mouneyrat appelleraient des observations diverses, conclut M. de Parville. Je regrette qu'il n'ait pas continué ses mensurations de globules quelques jours après l'action de l'auto. Combien de temps dure l'augmentation des globules? Tout séjour aux grandes altitudes détermine aussi une augmentation de globules qui persiste plus ou moins jusqu'au retour aux bas niveaux. Il y a partout, dans l'air de la mer, de la montagne, des champs, une suractivité générale de la circulation et de la nutrition. Il eût été intéressant de sélectionner les divers effets dus à la ventilation, aux chocs, aux trépidations, à l'air, etc. On ne peut pas, il est vrai, tout faire à la fois: ce sera à essayer ultérieurement. Enfin, l'existence d'un élément actif encore ignoré dans l'air est toujours admissible; mais dans l'état actuel des choses, l'air pur, vraiment pur, chargé d'une petite dose d'ozone, provoque certainement la somnolence, aussi bien que l'activité de la nutrition. Ne nous arrêtons donc pas sur des explications souvent provisoires et re-tenons des recherches de M. Mouneyrat que le fait essentiel: l'automobilisme exerce sur nos fonctions une influence heureuse.

Le Chien du Gabelou

(Histoire vraie)

Depuis dix ans, le douanier Verlin, de la brigade de Lepuix, dans le Haut Rhin français, avait comme compagnon dans ses tournées son chien Fritz, un magnifique animal, connu par sa douceur et sa fidélité, mais terrible pour les fraudeurs.

Le douanier Verlin et Fritz étaient deux inséparables. Ils partaient ensemble le matin ou le soir, par le beau temps, par la pluie ou par la neige, et rentraient ensemble au logis, où chien et douanier étaient toujours accueillis avec une nouvelle joie. Car Verlin avait une famille — une gentille femme et deux gros garçonnets — qui étaient aussi la famille de Fritz... un enfant trouvé.

Et pendant que l'épouse diligente mettait la table où allait bientôt fumer la bonne soupe chaude, les petits s'amusaient avec Fritz, lui montant à cheval sur le dos, lui tirant la queue et les oreilles, le forçant à jouer au chemin de fer.

Et Fritz, docile, se laissait tourmenter sans que le moindre éclair d'impatience traversât son regard immuablement doux.

Et puis, le lendemain on repartait pour le service, service d'aurore ou service de brune. Verlin chantonnant quelque vieux refrain de chambrée, Fritz trottant à côté